



HAL
open science

Être jeune et habiter les espaces périurbains : la double peine ?

Catherine Didier-Fèvre

► **To cite this version:**

Catherine Didier-Fèvre. Être jeune et habiter les espaces périurbains : la double peine ?. *Géo-Regards : Revue Neuchâteloise de Géographie*, 2013, pp.35-52. halshs-01145974

HAL Id: halshs-01145974

<https://shs.hal.science/halshs-01145974>

Submitted on 27 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Etre jeune et habiter les espaces périurbains : la double peine ?

Catherine DIDIER FEVRE

Laboratoire LAVUE, UMR CNRS 7218

catherine.didier-fevre@wanadoo.fr

Résumé :

L'adolescence est un moment particulier de la vie, celui de la construction identitaire. Devenir autonome passe par le fait de pouvoir se déplacer seul, celui d'explorer de nouveaux lieux à l'abri des regards parentaux, en compagnie de ses pairs. La spécificité des espaces périurbains (tissu lâche, discontinuités, offre limitée en transports en commun) nous a conduit à nous demander si leurs jeunes habitants n'étaient pas victimes d'une « double peine », en raison de leur localisation résidentielle et de l'âge particulier qu'ils vivent.

Mots clés : jeunes, espaces périurbains, mobilité, ancrage, éducation à la mobilité

Be young and live in peri-urban areas : the double punishment ?

Abstract :

Adolescence is a very special time in a life, an important moment for building of the identity. Become oneself ask to move alone, to explore new spaces without parents and with peers. Do the urban sprawl and the inefficient transports across the peri-urban areas mean that the young people are the victims of the double punishment ?

Tags : young, periurban areas, commuting, local link, education in mobility

Jung sein und in der Zwischenstadt wohnen : eine Doppelstrafe ?

Zusammenfassung :

Die Adoleszenz ist eine schwierige Lebensphase, nämlich diejenige der Identitätsbildung. Selbständig werden bedeutet, dass man sich allein bewegen kann, dass man mit seinesgleichen neue Orte erforscht, ohne von den Eltern überwacht zu werden. Wenn es in der Zwischenstadt nur wenige öffentliche Verkehrsmittel gibt, dann suchen sie sich die Jugendlichen eine Taktik aus, um sich zu bewegen und sie benutzen die Ortsmöglichkeiten. Dieses Verhalten trägt zu ihrer Ortsverankerung bei.

Schlüsselwörter : Jugendliche, Zwischenstadt, Mobilität, Verankerung, Erziehung zur Mobilität

L'adolescence est un moment particulier de la vie, celui de la construction identitaire (ERICKSON, 1950, MARCIA, 1966) et de l'acquisition de l'autonomie. Cette dernière passe par le fait de pouvoir se déplacer seul, d'explorer de nouveaux lieux à l'abri des regards parentaux en compagnie de ses pairs. La spécificité des espaces périurbains (tissu lâche, discontinuités, BERGER, 2004, offre limitée en transports en commun, MOTTE-BAUMVOL, RAVALET et VINCENT-GESLIN, 2013 et CAILLY, 2008) nous a conduit à nous demander si leurs jeunes habitants n'étaient pas victimes d'une « double peine », en raison de leur localisation résidentielle et de l'âge particulier qu'ils vivent.

L'adolescence est-elle rendue plus compliquée quand on vit dans un espace périurbain ? En quoi la proximité et sa pratique peuvent-elles être vues comme une ressource ? Comment les jeunes mobilisent-ils ces ressources pour s'émanciper de l'espace local ?

Pour aborder ces questions, 80 entretiens ont été menés auprès de lycéens (âgés entre 15 et 20 ans) fréquentant deux établissements scolaires situés dans l'Est (Sens et Montereau-Fault-Yonne) et dans l'Ouest francilien (Queue-Lez-Yvelines). Si le profil géographique de ces deux terrains est proche (environ 80 km de Paris), le profil sociologique l'est moins. L'Ouest abrite davantage de PCS¹ supérieures (47% contre 16% à l'Est). Les entretiens semi-directifs

¹ Nomenclature française des professions et catégories socio-professionnelles.

(entre 45 et 60 minutes) ont été menés auprès de lycéens volontaires² (50 jeunes rencontrés sur le terrain Est contre 30 sur celui de l'Ouest). Structurée autour de trois grandes thématiques (la commune habitée, les mobilités quotidiennes et mensuelles, la manière dont le jeune envisage son avenir), la grille d'entretien visait à amener les jeunes à aborder les atouts et les contraintes de la commune habitée, leur sentiment d'appartenance à cette commune, leur mobilité résidentielle, des mobilités qu'ils auraient aimées réaliser à défaut d'avoir pu les mettre en œuvre, leurs mobilités de vacances, le rôle joué par les parents dans leur projet d'études et globalement leur rapport à l'Ailleurs. La thématique des mobilités a permis de nuancer l'image véhiculée d'espaces périurbains pauvres en ressources à l'égard des jeunes.

Les enseignements tirés des enquêtes font apparaître que, même si les jeunes déplorent les manques de leur environnement, ils font pourtant « *avec l'espace* » (LUSSAULT, 2007, p. 145). Loin d'être fatalistes ou captifs (ROUGE, 2005, DODIER ET CAILLY, 2007), ceux rencontrés mobilisent un ensemble de moyens et de tactiques pour se déplacer pendant leur temps libre. Ils combinent des modes de transport (bus scolaire, covoiturage) pour rejoindre leurs lieux de loisirs ou des amis. A défaut, ils marchent, utilisent le vélo et font du stop. Ils s'approprient aussi leur territoire lors de pérégrinations entre amis dans le village périurbain.

Ainsi apparaissent deux types de proximité (TORRE, 2009) : une spécifiquement locale et une autre métropolitaine, fréquentée plus exceptionnellement. Dans les deux cas, l'appartenance au groupe et une certaine « habitude familiale » de déplacements tiennent une place centrale dans les motivations qui conduisent les jeunes à investir ces territoires.

Carte 1 : carte des terrains

² Le projet de recherche a été présenté aux élèves par leur professeur d'histoire-géographie. Les élèves volontaires ont choisi d'accorder un entretien sur le temps scolaire ou sur le temps libre. L'échantillon des élèves interviewés n'est en rien représentatif. Il est basé sur un effet boule de neige. Des élèves volontaires ont pu amener des camarades, au premier abord, réticents à accorder un entretien à l'enquêtrice. Quelques adultes (18) ont été rencontrés (parents d'élèves, maires de communes périurbaines) afin de confronter leur discours avec celui des adolescents.

LES ESPACES PERIURBAINS : TOUT SAUF *THE PLACE TO BE* !

« *C'est pas The place to be !* » est une expression employée par Tara pour qualifier sa localisation résidentielle périurbaine (Grosrouvre, 78). Elle emploie la négative pour insister sur l'absence d'équipements et d'évènements. « *The place to be* » désigne un endroit idéal, un incontournable, à ne pas manquer. Un endroit rêvé. Les espaces périurbains, pour les jeunes, ne rassemblent pas ces qualités.

UN ESPACE EN MAL DE TRANSPORT

Dans les propos recueillis, la localisation résidentielle est souvent évoquée en termes de manque.

« *Côté transport, y'a rien. Juste un car le matin et le soir.* » Caroline, 17 ans, Champagne (28), 10 ans de résidence.

« *Si on n'a pas les moyens de bouger, c'est pas évident de se déplacer.* » Elise, 17 ans, Richebourg (78), 17 ans de résidence.

« *Si on n'a pas le permis, c'est un petit peu compliqué. C'est surtout ça le point négatif* » Sarah, 18 ans, Béhoust (78), 17 ans de résidence.

Alan (15 ans, Marolles-sur-Seine, 77, 2 ans de résidence) met en avant, à propos de sa commune, « *Y'a pas beaucoup de personnes. C'est un peu isolé. Y'a pas beaucoup de bus. C'est difficile de se déplacer.* » Il raconte que, lors des vacances scolaires, ses copains vivant aux Ulis, venus le voir, étaient étonnés qu'il y ait aussi peu de bus.

La faible densité démographique de ces espaces explique l'offre limitée en transports en commun. Cette pénurie est d'autant plus ressentie que le tissu des espaces périurbains est lâche et que les distances entre des lieux qui peuvent avoir un intérêt pour les jeunes sont importantes. Aussi, les discours juvéniles mettent très souvent en avant le manque d'équipements et d'activités à mener au sein même des communes périurbaines.

OU IL SE PASSE PEU DE CHOSES

Les pénuries des espaces périurbains sont très souvent soulignées par leurs jeunes habitants. Ils regrettent qu'il n'y ait pas de lieux qui répondent à leurs attentes.

« *Quand on est enfant, c'est sympa. Quand on est ado, c'est pas fou !* » Charlotte, 17 ans, Galluis (78), 17 ans de résidence.

« Pour nous les jeunes, c'est pas pratique. Il n'y a pas de lieux de sortie. Même un petit ciné, ce serait bien ! Le seul truc qu'il y a, c'est le billard Trick Shot. Mais au bout d'un moment, c'est lassant. » Maurine, La Queue-Lez-Yvelines (78), 17 ans, 13 ans de résidence.

« Y'a pas de transport en commun. On peut pas bouger. On peut rien faire à proximité. Y'a pas de ciné, vraiment rien. » Laetitia, 18 ans, Montigny-Lencoup (77), 7 ans de résidence.

« C'est la campagne car y'a pas de boulangerie. (Silence) Pas d'endroits pour se retrouver entre jeunes, pas d'activités comme la danse. Bref, pas grand chose » Alexandra, 17 ans, Grosrouvre (78), 10 ans de résidence.

« entouré que de champs, des terrains de foot sans filets, y'a rien, Pas beaucoup d'activités pour les jeunes. (...) Même pour le 14 juillet, y'a pas de feu d'artifice ! » Emmanuelle, 20 ans, Goussainville (28), 12 ans de résidence.

A l'âge de transition que vivent les jeunes, la possibilité de sortir, de se retrouver entre eux est centrale dans la constitution de leur réseau social. Il faut pour cela qu'ils disposent de moyens leur permettant de réaliser ces projets. La sociabilité juvénile (BAEHLER in BOUDON, 1992) se base sur une mise à distance des rapports entretenus avec les parents. L'affirmation de soi, la quête d'identité passent par le fait de fréquenter ses pairs. Ils veulent pouvoir se rendre dans des « hauts-lieux »³ (DESJARDINS et al. 2013), au cœur de véritables pratiques identitaires. Les amis sont la clé de voute de ce système qui se base sur des activités de groupe. Ces manières d'agir (PRONOVOST, 2007, 2009) se singularisent par rapport à celles qui caractérisent l'enfance qui est centrée sur la famille. Le processus de construction de l'identité passe par le détachement du milieu familial et le fait de pouvoir mener des expériences seul ou avec d'autres.

Ce processus complexe, qui consiste à se situer dans l'espace et dans le temps, est rendu ardu par le fait que les jeunes disposent de peu d'autonomie dans les espaces périurbains. Ils sont les premières victimes d'un système de mobilités basé sur l'automobile (MOTTE-BAUMVOL, 2007). Ne pouvant conduire une voiture, « les métriques pédestres leur sont soit d'un faible recours (marche à pied), soit inaccessibles (transports publics). » (LEVY, pp. 6-7 in PINSON et THOMANN, 2001) Ils dépendent des adultes pour sortir des espaces périurbains et s'émanciper

³ tels que les cinémas, les discothèques ou des salles de concerts.

du jardin, du lotissement et éventuellement des lieux de loisirs ou d'activités proches. Leur espace est rétréci et l'absence de polarités juvéniles, de lieux qui font sens, renforce leur impression d'enclavement. Cette dépendance à l'adulte va à l'encontre de leur désir d'émancipation.

Les espaces périurbains apparaissent, dans les discours des jeunes, comme des endroits qui ne sont pas faits pour eux. Il y manque ce qu'ils recherchent (des activités, des événements) alors que certaines municipalités déploient des dispositifs pour répondre à ces besoins.

MALGRE L'EXISTENCE D'EQUIPEMENTS DESTINES AUX JEUNES

Si les discours des jeunes sont souvent porteurs de reproches sur l'absence de lieux faits pour eux, l'existence d'équipements ou d'activités leur étant destinés est mentionnée au fil des entretiens.

Ainsi, des intercommunalités proposent, pendant les vacances scolaires, des activités « Jeunes ». Grecelia (18 ans, Maulette, 14 ans de résidence) ne tarit pas d'éloges à l'égard du dispositif mis en place par la Communauté de Communes du Pays Houdanais. *« J'ai adoré, j'ai retrouvé des jeunes d'autres lycées, d'autres collègues. Ca m'a permis de connaître d'autres personnes. »* Elle a même insisté pour me ramener le programme proposé aux vacances de Noël. Sur le document annoté figurent les choix d'activités qu'elle a faits avec sa sœur et le budget annoncé aux parents.

Document 1 : Programme annoté

Source : Grecelia, 18 ans, Maulette.

A Pont-sur-Yonne (89) et à Marolles-sur-Seine (77), les municipalités ont ouvert des structures pour les jeunes. Ces maisons des jeunes proposent des jeux (de société, baby-foot, console) et sont ouvertes lors de la présence d'un animateur qui y organise des matches de foot ou des sorties (payantes) à l'extérieur de la commune (lasergame, patinoire).

Photographie 2 : « Le local » (foyer des jeunes), Pont-sur-Yonne

Catherine Didier-Fèvre, 2012

Loin d'être des déserts culturels, les espaces périurbains franciliens offrent à leurs jeunes des activités par le biais de structures mises en place dans certaines communes. De telles activités complètent celles proposées par les associations sportives (RENAHY, 2008), qui ne s'adressent pas seulement aux jeunes mais aux enfants. A l'adolescence, les cadres proposés par ces associations peuvent sembler difficile à supporter. Aussi, les jeunes sont nombreux à arrêter

une activité suivie depuis plusieurs années. Les lieux ouverts par les mairies comme les activités réservées aux adolescents proposent un fonctionnement plus souple. Le jeune peut s'inscrire à une activité ou à toutes, venir quand il en a envie dans le local. Ces initiatives s'inscrivent dans la lignée des Mille-Club⁴. A la différence des City stades (ESCAFFRE ET ZENJEBIL, 2005) récemment installés dans de nombreuses communes périurbaines de l'Est comme de l'Ouest francilien, la présence d'un animateur est là pour encadrer les pratiques.

Si les déficiences des espaces périurbains en termes de transport et d'activités sont souvent mises en avant par les populations juvéniles périurbaines, l'action menée par les pouvoirs locaux pour tenter d'y remédier n'est pas à négliger, même si ces lieux ne sont pas toujours investis et appropriés par les jeunes et que d'autres lieux font sens pour eux.

EXPLOITER LES RESSOURCES DE LA PROXIMITE

Le regard critique porté par les jeunes sur leur milieu de vie n'est pas incompatible avec l'exploration des ressources qu'offre la proximité et son exploitation. Ils se promènent, en petits groupes, au sein du village, investissent et s'approprient des lieux. La présence juvénile peut être génératrice de conflits d'usage.

PEREGRINER POUR FAIRE LIEN ENTRE LES LIEUX

Plus qu'une déambulation, au hasard des rues et des chemins, sans but précis, les discours recueillis sur les pratiques de mobilités pédestres dans les villages font apparaître que ces pratiques sont assimilables à une pérégrination. Contrairement au fait de déambuler, la pérégrination ne laisse que peu de place au hasard, elle a un but, elle permet de faire le lien entre des lieux porteurs de sens et participe à la construction de leur identité. Elle n'est en rien une errance, une flânerie sans but. Ce « *goût de la pérégrination* » (CAILLY, 2004, p. 92), à défaut de se manifester à l'échelle métropolitaine, s'exprime à l'échelle locale. Ce cheminement est ponctué de haltes plus ou moins longues dans des lieux choisis avec soin (subtile combinaison entre confort, centralité et/ou discrétion selon les usages).

C'est ainsi que, comme dans les espaces ruraux (RENAHY, 2006), les arrêts de car constituent un point de rencontre en soi ou des lieux de rendez-vous avant une promenade dans le village.

⁴ mis en place à la fin des années 1960 (VERNIERS, 2002), expérience « *qui consistait à créer des locaux-club construits par les jeunes pour les jeunes afin de donner à ceux-ci « un sentiment de communauté et d'appropriation en leur faisant monter eux-mêmes leur local* ». (INJEP, 2010)

En cela, la pratique de la proximité dans les espaces périurbains se rapproche de celle constatée dans des villages ruraux alors que ces habitudes ne sont pas notées dans les espaces urbains⁵.

D'autres lieux sont également cités comme « *spots* »⁶ : l'entrée du lotissement (où habite le groupe d'amis), la place du village mais aussi des lieux emblématiques (devant le collège, devant le gymnase). L'existence d'un square dans le village peut constituer une autre polarité juvénile au grand dam des adultes. Ainsi, à Houdan, la coulée verte est investie par les jeunes, tandis que les habitants adultes disent éviter cet espace le soir pour ne pas avoir à les croiser.

La salle des fêtes est citée comme un autre point de rendez-vous. « *C'est calme, y'a de quoi s'asseoir. On y est bien, c'est retiré de la route.* » Amélie (18 ans, Vinneuf, 89). Les discussions, qu'elle y tient avec ses amis, peuvent durer tout l'après-midi d'un week-end ou pendant les vacances. Mais, le plus souvent, la salle des fêtes est le point de rassemblement pour entamer une pérégrination dans le village. Amélie a pris depuis toute petite l'habitude de ces promenades avec ses parents ou/et les amis de ses parents le soir et le week-end. Dans le cadre de schémas de socialisation manifeste (MEAD, 1963), elle reproduit ainsi les pratiques familiales.

Se dessine, au fil des récits de promenade, une géographie des lieux juvéniles basée sur l'exploitation des ressources de la proximité. La pérégrination permet de faire le lien entre ces lieux, de les agencer (LEVY, 2013). Certains d'entre eux, non seulement investis mais appropriés, sont centraux dans le processus identitaire que vivent les individus à cette période de leur vie.

⁵ Un sondage réalisé auprès de 150 élèves du lycée de Sens, dans le cadre d'une recherche de Master, fait apparaître que les jeunes urbains se rendent à un arrêt de bus uniquement dans le but d'emprunter ce moyen de transport alors que les jeunes ruraux et périurbains font de cet endroit un lieu de rendez-vous en soi.

⁶ Comprendre lieu de rendez-vous d'après l'usage qu'en fait Emmanuel, 23 ans, Pont-sur-Yonne, 89.

S'INVENTER DES LIEUX A SOI

Les initiatives municipales précédemment présentées n'empêchent pas l'existence de pratiques juvéniles alternatives sur le territoire communal. Ainsi, la commune de Domats (Est francilien) a consacré la Une du bulletin municipal à la question des graffitis relevés dans le village en 2012. Le lavoir de Domats, récemment rénové par les bénévoles de la commune et ouvert au public, est investi par les jeunes lors de leurs pérégrinations et approprié par le biais de tags. Cette appropriation a une charge symbolique importante car s'y oppose la bonne volonté des uns d'embellir leur village et celle de groupes de jeunes qui cherchent à marquer leur territoire (BRUNET, 1992, p. 225), comme en témoigne l'expression « *Domats en force* » !

Document 2 : Une du bulletin municipal

Source : *L'écho de Domats*, octobre 2012

C'est d'ailleurs pour réagir à la multiplication des tags que la municipalité de Pont-sur-Yonne a ouvert « *le local* ». L'animateur a eu, pour première mission, sous couvert d'organisation d'activités ludiques, d'identifier les adolescents tagueurs et de les amener à réaliser leur expression artistique dans un cadre officiel. Il leur a fait taguer l'arrêt de bus à côté du collège en leur fournissant des bombes. Pendant quelques années, les tags ont été respectés. Les murs ont depuis été réappropriés par les graffitis de collégiens : y fleurissent de nouveau des insultes et des annonces sexuelles diverses. Les efforts déployés par la commune sont à recommencer à chaque cohorte.

La présence des populations juvéniles, qui stationnent dans des lieux non conçus pour cela, (BEGAUDEAU, SORMAN, 2010, p. 88) gêne les élus et les riverains. Mais, plus que l'investissement des lieux par ces jeunes, c'est leur appropriation (RIPOLL, 2005) qui pose problème (FERRAND, 2013). Si l'investissement consiste à prendre position dans un espace, l'appropriation va au-delà puisqu'elle inclut l'idée de propriété, en y laissant sa marque (tags, déchets). Taguer est une manière de marquer l'espace, de se l'approprier (FELONNEAU ET BUSQUETS, 2001). Les maires des communes périurbaines (LE GOFF ET MALOCHET, 2012) comme celle de l'espace rural (DEVAUX, 2013) découvrent que ces problématiques ne sont pas seulement réservées à la ville. Les initiatives municipales (ouverture de lieux spécifiques, organisation d'activités) se heurtent à la volonté des jeunes d'investir des espaces publics, des espaces de jonction et de transition qui ont l'avantage pour eux d'être à l'abri des regards et des adultes en général. Ce qui se joue dans ces lieux peut être très fort et participe à la construction de l'identité de ces adultes en devenir. Les jeunes ne veulent pas qu'on leur assigne des lieux mais désirent être libres de choisir d'en investir et/ou de les approprier.

Malgré les carences des espaces périurbains dénoncées par les jeunes, ces derniers investissent voir s'approprient ce territoire. Toutefois, à l'exception de quelques jeunes⁷, la plupart cherche à s'émanciper de la proximité pour élargir leur champ des possibles.

S'EMANCIPER DE LA PROXIMITE EN MOBILISANT LES MOYENS A SA DISPOSITION

La quasi-totalité des jeunes rencontrés font référence à leurs pratiques de mobilités le week-end, même si ces pratiques ne sont pas systématiques. Si rejoindre la ville ou une autre commune (périurbaine ou rurale) nécessite de mettre sur pied des stratégies particulières pour se déplacer à défaut de transports en commun, les programmes d'activités suivis ne sont en rien spécifiques aux espaces périurbains.

2 PIEDS, 2 ROUES, 4 ROUES...

La marche à pieds est le mode de déplacement le plus utilisé pour se rendre à un lieu de rendez-vous. Guillaume (17 ans, Montigny-Lencoup, 77) n'hésite pas à aller à Gurcy (distant de 5 km) pour aller voir ses copains (et vice-versa) pour discuter et « *faire tout ce qu'on a pas le temps de faire au lycée. (...) Hier, j'y étais, ma mère était pas au courant.* » Pour se rendre

⁷ 1 jeune sur 10 affirme ne jamais sortir le week-end. Les seuls déplacements mentionnés se font avec leurs parents (sortie au centre commercial, visite de la famille).

chez ses amis, il n'a pas besoin de mobiliser de moyens particuliers et c'est pour lui une forme de liberté. Il n'a pas à rendre des comptes. De même, nombreux sont les jeunes du secteur Ouest francilien qui disent se rendre à pied à la gare *Transilien* la plus proche, y compris quand elle est éloignée de plusieurs kilomètres. Ils légitiment cette pratique par le fait que marcher est bon pour leur santé et ils profitent de ce temps de marche pour réfléchir (SANSOT, 1998). La marche leur offre aussi la possibilité de faire de l'autostop si l'occasion se présente. Cette pratique, reconnue par un quart des élèves de terminale interrogés, est spécifique au secteur Ouest alors qu'elle est absente du secteur Est. Garçons comme filles ont recours à ce mode de déplacement, qu'ils expérimentent seul ou en groupe (l'initiation à cette pratique se fait dans le cadre d'un petit groupe de deux ou trois personnes et est souvent dictée par les mauvaises conditions météorologiques).

Le recours aux deux-roues est beaucoup plus rare⁸. La possession d'un scooter est une pratique plus répandue sur le terrain Est que dans l'Ouest, sans qu'une corrélation entre l'équipement en deux roues et le revenu des parents ait pu être montrée. Les parents rencontrés expliquent avoir doté leur enfant d'un scooter à des fins utiles (aller sur un lieu de travail le week-end ou pendant les vacances, se rendre à une activité sportive) et pour leur éviter d'avoir à le véhiculer. Ayant vécu leur jeunesse dans des espaces du même type ou ruraux, ils ont conscience de la carence de ceux-ci en terme de mobilités. Ils donnent à leur enfant un outil pour acquérir une certaine autonomie.

A défaut, les « *parents-taxis* » (ASCHER, 1981) sont sollicités pour mener les jeunes à un lieu de rendez-vous. Si quelques parents sont très disponibles pour véhiculer leur enfant, c'est loin d'être le cas de tous. Aussi, les jeunes pratiquent le co-voiturage. Celui qui a le permis et une voiture à sa disposition emmène les autres ou bien ils montent dans la voiture d'un parent qui a accepté de faire le trajet. Dans ce cas, la pratique n'est pas forcément la même. Si l'adulte se sert de sa voiture pour aller d'un lieu à un autre, le jeune s'en sert aussi comme d'un espace à soi. Il y stationne, y séjourne. Tony (16 ans, Marolles-sur-Seine, 77) raconte qu'il se rend avec un copain, qui a une voiture, à Saint-Germain-Laval. « *On reste dans la voiture et il parle avec ses copains.* » Il ne s'agit pas des amis de Tony, il ne les connaît pas mais il est content d'être là.

⁸ Moins de 10% des jeunes enquêtés déclarent utiliser un vélo ou un scooter pour se déplacer pendant leur temps libre.

Les transports en commun peuvent aussi être utilisés pour sortir. Le recours au car scolaire est toutefois très limité car ce réseau ne fonctionne pas pendant les vacances, à l'exception de quelques lignes régulières. Toutefois, la fin de l'année scolaire approchant, la fréquentation du lycée est moins assidue et quelques jeunes peuvent choisir de prendre le car pour rejoindre une gare qui va les mener à Paris ou à un lieu de rendez-vous. Leurs déplacements sont toutefois très contraints par les horaires⁹. Ils peuvent aussi prendre le car scolaire le vendredi soir pour aller passer le week-end chez un ami. Le train est le moyen de transport le plus souvent utilisé pour rejoindre la capitale. La carte *Imagin'R*, valable en Ile-de-France, permet aux jeunes de s'y rendre gratuitement grâce au dézouage le week-end. Pour ceux qui habitent à l'extérieur de la zone desservie par le *Transilien*, les tarifs sont importants et peuvent être dissuasifs.

BOUGER POUR QUOI FAIRE ?

Les 80 entretiens menés auprès des lycéens des deux terrains permettent de tracer l'éventail des activités conduites lors des déplacements opérés le week-end ou pendant leur temps libre¹⁰. Les activités diurnes et nocturnes se différencient très nettement même si elles ne sont pas spécifiques aux espaces périurbains.

« *Je sors avec mes copines.* »¹¹

Le samedi après-midi ou les jours de vacances sont des moments privilégiés pour les sorties, même si celles-ci ne sont pas systématiques. Elles se font à une fréquence mensuelle ou bi-mensuelle ou sont encore plus espacées dans le temps.

Sortir consiste à aller au cinéma, à faire du shopping dans les centres commerciaux ou à se rendre chez des ami(e)s pour y passer l'après-midi à discuter. Les pratiques de proximité l'emportent dans le cas de visites au domicile des amis comme pour les pratiques marchandes évoquées plus haut. Si Paris est mentionnée comme destination commerciale par les jeunes des deux terrains, des destinations plus locales sont davantage fréquentées par les lycéens. Les jeunes du terrain Ouest se rendent à Vélizy, à Parly II, à Plaisir ou bien encore à Saint-Quentin pour y pratiquer le shopping ou aller au cinéma. Le centre commercial du Bréau à Montereau-Fault-Yonne est très souvent cité par les jeunes de l'Est. Cette préférence pour les

⁹ un car à 7h et un autre pour un retour à 19h.

¹⁰ On arrive d'ailleurs très vite à saturation. Les réponses aux questions sur l'emploi du temps libre sont toujours semblables.

¹¹ Par exemple : Emmanuelle, 20 ans, Goussainville.

centres commerciaux ne se retrouve pas chez les jeunes fréquentant la ville de Sens où la rue piétonne du centre-ville demeure la destination privilégiée.

La concentration d'équipements (galerie marchande, cinéma, bowling et restauration rapide) fait du centre commercial (MANGIN, 2004) un espace très fonctionnel. Situés en lisière d'agglomération, ces lieux présentent l'avantage d'être facilement accessibles, y compris à pieds. Ces nouveaux lieux d'urbanité (ERNAUX, 2009, 2014) offrent une diversité d'aménités qui peuvent attirer des populations juvéniles. La fréquentation de ces espaces est davantage évoquée par les filles, même si les garçons y font référence. Dans ce cas, ils disent « *accompagner leur copine* » dans les centres commerciaux. Peu de garçons ont mentionné une fréquentation de ce type entre garçons exclusivement, à l'exception de virées parisiennes à Chatelet (pour le terrain Est) ou à Montparnasse (pour le terrain Ouest) « *quand on a de l'argent* » (Tony, 16 ans, Marolles-sur-Seine, 77).

« Je vais à des soirées. »¹²

L'essentiel des jeunes évoquent des « soirées » passées, en petit comité¹³, chez des amis¹⁴ à jouer à la console, à faire la cuisine, à écouter de la musique, à danser ou à regarder des films. Ces soirées se terminent vers 5-6 heures du matin et les participants dorment sur place. Ces pratiques peuvent être plus régulières que les sorties diurnes. Toutefois, à l'approche des examens, toutes et tous avouent refuser ce genre d'invitation car ils passent leur dimanche à dormir et ne peuvent donc pas réviser correctement. Se rendre à une soirée dans une salle des fêtes ou dans un lieu qui rassemble un plus grand nombre de personnes (plus de 30) est plus rarement évoqué. C'est très souvent, à l'occasion d'un anniversaire, que des soirées de la sorte sont organisées. Enfin, un très petit nombre de jeunes affirme sortir en boîte de nuit (moins d'un jeune sur dix).

La sortie de nuit a une importance particulière dans les discours. Le fait de se coucher très tard et d'avoir des activités entre pairs, quand tout le monde dort, est présenté par les jeunes comme un moment majeur de la construction de leur sociabilité. C'est une manière de dépasser ses limites, de se prouver qu'on a atteint l'âge adulte. Katia (17 ans, Montigny-Lencoup) présente le fait de fréquenter ces soirées ou d'en organiser comme une étape importante de son existence. « *Maintenant, je peux faire un anniversaire sans problème car j'ai des amis.* » Cette socialisation secondaire (BERGER ET LUCKMANN, 1966, 2012) est

¹² Par exemple : Clothilde, 18 ans, Gron.

¹³ 5-6 jeunes

¹⁴ dont les parents sont partis en week-end.

d'autant plus précieuse pour elle qu'elle a souffert de problèmes relationnels avec les autres lors de la fréquentation du collège (« *le pire moment de ma vie* »).

Se rendre en boîte de nuit ou dans des bars, s'apparente à un rite de passage d'entrée dans la vie adulte. « *C'était extra. C'est la liberté. (...) Je me sentais bien.* », voilà ce que dit Tara (17 ans, Grosrouvre 78) à propos de sa première nuit blanche à Paris. Cette pratique spécifique au terrain occidental (alors que la fréquentation des boîtes de nuit a été notée sur les deux terrains) consiste en une déambulation nocturne de bar en bar (sans que les jeunes puissent toujours y pénétrer à défaut d'être majeurs). Leur localisation résidentielle périurbaine les oblige à mettre sur pieds des dispositifs pour rendre opérationnelle la réalisation de leur projet de sortie : en groupe, garçons et filles rejoignent Paris en train. Après avoir marché et dansé dans les rues parisiennes, ils dorment sur les bancs de la gare Montparnasse en attendant le premier train. La plupart des parents sont au courant de ces sorties voir même les cautionnent. Ils estiment que leurs enfants ont l'âge pour cela. « *Ils ne sont pas inquiets car j'ai un portable.* » (Tara, 17 ans, Grosrouvre, 78) Quelques éléments d'explications sur ces pratiques différenciées peuvent être avancées. Tara dit que ses parents procédaient de la sorte lorsqu'ils étaient jeunes. Ils trouvent donc normal que leur fille en fasse autant. Le contraire n'a pas été prouvé pour le terrain Est : la question reste donc ouverte.

Ainsi, les déplacements à l'extérieur de la commune périurbaine existent mais ils sont assez compliqués à organiser et nécessitent d'être planifiés. Ils exigent, à défaut d'un recours aux parents, d'être autonomes dans ses déplacements. Ces derniers se font rarement seuls et l'appartenance à un groupe semble décisive.

Conclusion

Les jeunes vivant dans les communes périurbaines sont des adolescents comme les autres. Ils aiment faire du shopping, passer du temps avec leurs amis et faire la fête. Ils ne sont donc pas tous captifs, coincés à leur domicile et dépendants de la bonne volonté de leurs parents pour « sortir ». Redoublant d'imagination pour organiser leurs loisirs, ils s'affranchissent du contexte spatial dans lequel ils vivent. La relative proximité avec la ville et les aménités qu'elle offre attise leur désir d'ailleurs et de rencontres. L'organisation d'un déplacement est de l'ordre du possible alors que l'élaboration de ce type de projet est inenvisageable pour des jeunes des espaces plus ruraux. Les adolescents périurbains rencontrés bricolent des itinéraires combinés et mobilisent toutes les ressources disponibles à proximité. A défaut, ils

n'hésitent pas à faire des kilomètres à pieds¹⁵ pour rejoindre leurs copains et ont parfois recours au « stop ». La faible densité des espaces et la distance entre les équipements exigent, d'eux adaptation et mobilisation pour passer d'un lieu à l'autre.

Au quotidien, ils parcourent leur commune périurbaine, comme peuvent le faire des jeunes urbains ou ruraux, avec leurs amis par le biais de pérégrinations piétonnes. Fréquentant les activités et les structures mises en place à leur intention, ils investissent et s'approprient des « lieux alternatifs », loin du regard des adultes. Tout cela participe à la consolidation de leur ancrage à leur espace proche, à la construction d'un espace vécu élargi à l'échelle d'une proximité de secteur.

Les accommodations qu'ils mettent en œuvre avec l'espace à leur disposition prouvent que leur localisation résidentielle périurbaine comme l'âge particulier qu'ils vivent ne s'apparentent pas à une « double peine ». Toutefois, des effets de contexte apparaissent. Ainsi, les jeunes de l'Ouest francilien se distinguent de ceux de l'Est par des sorties plus fréquentes à l'échelle locale et surtout métropolitaine. L'immobilité y paraît plus difficile à vivre. Un élément d'explication est à chercher du côté de l'éducation à la mobilité qu'ils ont reçue et de leur motilité (KAUFMANN, 2002). Les entretiens ont fait apparaître que ces jeunes ont pris l'habitude de se déplacer depuis tout petits avec leurs parents ou dans le cadre de structures (colonies de vacances, centre aéré). Ils maîtrisent les codes de la mobilité. Aussi, ils sont plus nombreux à imaginer et à mettre en œuvre des sorties. Ils cherchent aussi à reproduire les schémas familiaux de socialisation sans en avoir conscience (socialisation latente). En échafaudant des sorties entre pairs, c'est leur manière de s'émanciper des cadres familiaux tout en en copiant les codes mondains. Pas question de sortir avec Papa et Maman mais d'accord pour organiser le même type de sorties avec ses copains !

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

ASCHER FRANÇOIS (dir.), 1981: *Loisirs et mobilité*. Paris, Délégation générale à la recherche scientifique et technique.

BAECHLER JEAN, 1992: « Groupes et sociabilité », in *Traité de sociologie*. BOUDON R., Paris: PUF. 57-96.

¹⁵ Alors que, dans leur enfance, ils ont peu pratiqué la marche à pieds ; leurs déplacements étant le plus souvent motorisés et accompagnés.

BEGAUDEAU FRANÇOIS et SORMAN JOY, 2010: *Parce que ça nous plaît. L'invention de la jeunesse*. Paris: Larousse, 88.

BERGER PETER ET LUCKMANN THOMAS, 1966, 2012: *La construction sociale de la réalité*. Paris: Armand Colin.

BERGER MARTINE, 2004: *Les périurbains de Paris. De la ville dense à la métropole éclatée ?* Paris: CNRS Edition.

BRUNET ROGER, 1992: *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*. Montpellier: Reclus-La Documentation française, 225.

CAILLY LAURENT, 2008: « Existe-t-il un mode d'habiter spécifiquement périurbain ? » EspacesTemps.net, Travaux, <http://test.espacestemp.net/articles/existe-t-il-un-mode-drsquohabiter-specifiquement-periurbain/>

CAILLY LAURENT, 2004: *Pratiques spatiales, identités sociales et processus d'individualisation*. Thèse soutenue à l'université de Tours. http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/39/79/01/PDF/These_Cailly.pdf 459 p.

DESJARDINS XAVIER et al., 2013: *Lieux et hauts lieux des densités intermédiaires*. PUCA, (Géographie-Cités, équipes CRIA et PARIS). Séminaire. <http://www.parisgeo.cnrs.fr/spip.php?article6423&lang=en>

DEVAUX JULIAN, 2013: *Mobilités du quotidien, manières d'habiter et socialisation d'adolescents d'un village rural francilien*. Thèse soutenue à l'Université de Paris Est. http://pastel.archives-ouvertes.fr/docs/00/93/67/86/PDF/TH2013PEST1160_complete.pdf 459 p.

DODIER RODOLPHE ET CAILLY LAURENT, 2007: « La diversité des modes d'habiter des espaces périurbains dans les villes intermédiaires : différenciations sociales, démographiques et de genre », *Norois* [En ligne], 205 | 2007/4, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 24 septembre 2013. URL : <http://norois.revues.org/1266> ; DOI : 10.4000/norois.1266

ERIKSON ERIC, 1950: *Childhood and society*. New York: Norton.

ERNAUX ANNIE, 2009: « Annie Ernaux à Cergy » in *Balade en Val-d'Oise. Sur les pas des écrivains*. Paris: Alexandrines.

ERNAUX ANNIE, 2014: *Regarde les lumières mon amour*. Paris: Seuil

ESCAFFRE FABRICE ET ZENJEBIL MOHAMED, 2005: « Les city stade à Toulouse », in *La place*

des jeunes dans la cité : Espaces de rue, espaces de parole, JURMAND JEAN-PIERRE, VULBEA ALAIN, Paris: L'Harmattan, 95-109.

FELONNEAU MARIE-LINE et BUSQUETS STEPHANIE, 2001: *Tags et grafs : les jeunes à la conquête de la ville*, Paris: L'Harmattan.

FERRAND ALEXIS, 2013: *La formation des groupes de jeunes dans l'espace urbain*. Paris: L'Harmattan.

INJEP, 2010: *Que faire des inorganisés ? Opération Mille-Club*. Séminaire du Comité d'Histoire des ministères chargés de la jeunesse et des sports. 25/03/2010. http://www.injep.fr/IMG/pdf/Depliant_A5-MILLE_CLUBS.pdf

KAUFMANN VINCENT, 2002: *Re-thinking mobility*, Burlington, Ashagate.

LE GOFF TANGUY ET MALOCHET VIRGINIE, 2012: *L'insécurité en territoires périurbains. Comparaison des 5 sites franciliens*. Paris, IAU. 138 p.

LEVY JACQUES, 2001: Préface in *La maison en ses territoires. De la villa à la ville diffuse*. PINSON, DANIEL et THOMANN, SANDRA. Paris: L'Harmattan, 6-7.

LEVY JACQUES, 2013: « Ressource » in *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*. Paris: Belin. 874.

LUSSAULT, MICHEL, 2007: *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*. Paris: Seuil.

MANGIN, DAVID, 2004: *La ville franchisée. Formes et structures de la ville contemporaine*. Paris: Editions de la Villette.

MARCIA JAMES. E, 1966: Development and validation of ego-identity status. In *Journal of Personality and Social Psychology*, 3, 551-558.

MEAD GEORGES HERBERT, 1963: *L'esprit, le soi et la société*. Paris: PUF.

MOTTE-BAUMVOL BENJAMIN, RAVALET EMMANUEL et VINCENT-GESLIN STEPHANIE, 2013: « Vivre le périurbain. Des espaces sous influence urbaine. » *EspacesTemps.net*, Traverses, <http://www.espacestemp.net/articles/vivre-le-periurbain-des-espaces-sous-influence-urbaine/>

MOTTE-BAUMVOL BENJAMIN, 2007: « Les populations périurbaines face à l'automobile en grande couronne francilienne » in *Norois*, n° 205, vol. 4, 53-66.

PRONOVOST GILLES, 2007: *L'univers du temps libre et des valeurs chez les jeunes*. Québec: PUQ.

PRONOVOST GILLES, 2009: « Le rapport au temps des adolescents : une quête de soi par-delà les contraintes institutionnelles et familiales », in *Informations sociales* 3/2009 (n° 153), p. 22-28. URL : www.cairn.info/revue-informations-sociales-2009-3-page-22.htm.

RENAHY NICOLAS, 2006: *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*. Paris: La Découverte.

RIPOLL FABRICE, 2005: « S'appropriier l'espace... ou contester son appropriation ? », *Norois* [Online], 195 | 2005/2, URL : <http://norois.revues.org/489>

ROUGE LIONEL, 2005: « Les « captifs » du périurbain. Voyage chez les ménages modestes installés en lointaine périphérie », in CAPRON GUENOLA, GUETAT BERNARD, CORTES GENEVIEVE (dir.), *Liens et lieux de la mobilité*, Paris: Belin, 129-144.

SANSOT PIERRE, 1998: *Du bon usage de la lenteur*. Paris: Payot

TORRE ANDRE, 2009: « Retour sur la proximité géographique » in *Géographie, Economie, Société*, vol. 11, n°1, 63-74.

VERNIERS HELENE, 2002: « Les Mille-clubs ou la cabane industrialisée. », in MONNIER GERARD et KLEIN RICHARD (dir.), *Les années ZUP*, Paris: Perrin, 70-89.